

Maurizio Giuliani, cinéaste genevois

Prophète en 35 mm

Avec «*Prophétie*», Maurizio Giuliani, jeune cinéaste autodidacte genevois de 35 ans, signe son premier long métrage en couleur qui sort à Genève en avril, au cinéma Bio à Carouge. Fin d'une aventure qui aura duré presque dix ans!



Après dix ans de patience et de persévérance, Maurizio Giuliani s'est enfin retrouvé derrière la caméra.

Avant d'aller jusqu'au bout, Giuliani s'est totalement investi dans l'opération. A la fois co-scénariste - avec son ami Vincent Scalici - chef opérateur, directeur de la photo, monteur et producteur, son nom figure en bonne place au générique. «Non pas par mégalomanie, mais pour de simples raisons d'économie», confie-t-il en souriant.

Commencé en 1987, «*Prophétie*» raconte comment la violence ambiante engendrée par un climat de prérévolution urbaine peut influencer certains individus qui, à leur tour, vont sombrer dans un délire criminel. C'est le cas de l'Homme (Guy Allemann), modeste employé de bureau. Un jour, on lui apprend que la femme qu'il aime (Elisa Ovalle) mène une double vie et qu'elle a été violée et assassinée par un client de rencontre dans un sous-sol de parking.



Les scènes d'émeutes - fictives - ont été tournées à Meyrin.

Parallèlement, dans un pays européen qui ressemble beaucoup à la Suisse, des émeutes éclatent dans la rue. La démocratie vacille, les autorités débordées font appel à des milices paramilitaires pour remettre de l'ordre. Double témoin de ces événements, l'Homme dont la raison chancelle de plus en plus, se transforme à son tour en tueur schizophrène.

Fiction et réalité

«*Prophétie*» est un film dérangeant qui ne reprend aucun des schémas habituels du cinéma helvétique. Ici point de nombrilisme, point de longs plans séquences soporifiques. Narré en voix «off», le film n'en comporte pas moins certaines séquences musclées comme ces scènes d'émeute, tournées à Meyrin avec quelque 350 jeunes figurants et la participation gratuite des pompiers meyrinois qui en profitèrent pour répéter un exercice grandeur nature.

Les images, particulièrement léchées, proviennent qu'avant d'être cinéaste, Giuliani a été photographe et sait manier la caméra. A noter encore que la bande son - formidable - a été composée spécialement par deux jeunes musiciens, Serge Schneider et Mahmoud Saleh.

Pour boucler son film, Maurizio Giuliani a bénéficié du soutien d'amis et de sa famille, ainsi que de l'appui «compréhensif» de certains fournisseurs (pellicule, labos, studio de mixage).

Restait la dernière étape, celle de la distribution en salle, condition sine qua non pour avoir une subvention de la Ville de Genève. Après avoir visionné le film en projection privée, emballé par son audace, Pierre Desponds, exploitant des cinémas Central et City, a décidé de le programmer en avril au Bio à Carouge.

Pour Giuliani, reste encore à affronter une dernière épreuve, l'accueil du public. En dix ans, la montée du chômage, la crise économique, le malaise d'une société helvétique en doute avec ses repères historiques prouvent que les visions prophétiques du scénario tendent à rattraper une réalité quotidienne de plus en plus inquiétante.

C'est justement cela qui rend ce film encore plus attachant. ■

Jean-Pierre Buchet

Au cinéma Bio à Carouge, en avril

Critique TV

C'est Valentin qu'on assassine!

Ce 14 février, autour de Bernard Pivot, plusieurs invités auraient dû parler d'amour. Mais l'actualité brisa le cœur de Valentin et sur le plateau de «*Bouillon de Culture*», des cinéastes, des écrivains dressèrent une chronique de la haine ordinaire. De cette haine au quotidien que l'extrême-droite inocule aux Français, triste vaccin contre la tolérance, l'ouverture et le partage, contre toute promesse d'enrichissement au contact de la différence.

On parla de l'affaire Chateauballon, pour dire que le FN veut réduire la culture au silence. On parla de la loi Debré sur l'immigration, de l'appel des intellectuels à la désobéissance civique. De la culture refusant le silence et criant son indignation. Ou plutôt, on essaya d'en parler. Parce que, comme le firent remarquer plusieurs invités, la présence sur le plateau de Bruno Gollnisch, secrétaire général du Front National, ne permit pas vraiment un débat démocratique. Même Bernard Pivot eut de la peine à lui reprendre la parole, et le contrôle de l'émission.

Un invité - Denis Roche - préféra quitter l'arène, Patrice Chéreau se demanda s'il avait eu raison de rester. Quant à Guy Sorman - écrivain et conseiller du premier ministre Alain Juppé - il se réjouit de voir «le vrai visage du FN. A partir du moment où le FN prend une ville, tout débat est terminé. C'est une confiscation de la démocratie.» Aux accusations de «détournement des mots» «culture totalitaire», «tricherie verbale», le représentant de l'extrême-droite répondit par l'arrogance et l'agressivité.

Parce que la victoire est à celui qui crie le plus fort, les intellectuels français ont réuni des foules de manifestants un peu partout. Une vague de fond dont la télévision s'est faite le relais, mais sans choisir son camp: inviter dans le même débat le FN et Philippe Douste-Blazy ne peut conduire qu'à un dialogue de sourds. Lutter contre l'immigration illégale pour juguler la déferlante FN? Étrange débat. Est-ce le FN qui engendre le racisme, est-ce la xénophobie qui nourrit le FN? A la fin du XXe siècle, on en est encore à l'œuf et à la poule... Autrement dit, dans le bouillon!

Catherine Prélaz